

# Les bergers, vecteurs précurseurs de la diffusion et la consolidation du roumanisme

---

ALEXANDRU PĂCURAR, GEORGE-BOGDAN TOFAN

## Introduction

L'ÉLEVAGE DES moutons en Roumanie et la vie pastorale qui en découle et y est intrinsèquement liée ont constitué dès le XVI<sup>e</sup> siècle des sujets d'étude de prédilection pour des chercheurs de domaines divers – l'ethnographie et le folklore, l'histoire, la géographie humaine, l'histoire économique –, ainsi que pour des auteurs de mémoires, de monographies et de notes de voyage. L'Écossais William Lithgow (1582-1645), précurseur des globetrotteurs modernes, était frappé par le nombre de moutons en Transylvanie et notait ses impressions du voyage qu'il avait effectué dans cette région à la fin de la première décennie du XVII<sup>e</sup> siècle (Ogden 2000, 18). Un peu plus tard, l'érudit voyageur turc Evlia Çelebi (1611 – après 1672) racontait que, lors de sa visite, dans les années 1652-1653, les bergers aroumains des alentours des montagnes de Vitocha avaient des centaines de milliers de moutons groupés en 3 000 troupeaux et descendaient en hiver dans les régions environnantes de Thessalonique, Serrès et Kavala (Vuia 1964, 184-185). Près de deux siècles plus tard, en 1787, le comte français Blanc d'Hauterive, dans son mémoire sur l'état de la Moldavie, consignait sa première impression sur la Valachie en évoquant l'élevage des moutons :

*A mesure qu'on s'éloigne des pays turcs, la Valachie s'embellit et se peuple; il n'y manque que des arbres et des pierres. Des herbes de huit pieds de haut, serrées comme le foin et grosses à proportion de leur hauteur; des troupes de chevaux et de juments toutes pleines, des bœufs comme ceux d'Auvergne, des moutons hérissés et gros comme des buissons... (D'Hauterive 1902, 318)*

Quelques décennies plus tard, le consul d'Angleterre dans les Principautés roumaines, William Wilkinson, écrivait :

*Les Principautés ont beaucoup de bovins et d'oiseaux. Chaque année, elles envoient à Constantinople 250 000 béliers et 3 000 chevaux. Les bœufs se vendent à des prix fort avantageux, mais tous les produits et les marchandises nécessaires à la capitale de l'Empire sont achetés à presque un quart de leur prix et à un sixième de leur valeur en Turquie...* (apud Ionescu-Dobrogeanu 1936, 230)

Après la période des descriptions faites par les voyageurs et les diplomates impressionnés par le grand nombre d'animaux domestiques, y compris d'ovins, à partir de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, l'administration plus rigoureuse des Principautés danubiennes commence à inventorier la population de moutons. Ainsi, d'après une statistique remontant à 1849 (Soutzo 1849, 94, 100), en Moldavie, il y a 682 500 chevaux en 1840, le prix d'une ocque de viande de mouton et/ou d'agneau est, en 1838, de 22 paras à Suceava, de 16 paras à Jassy et de 30 dans le département de Covurlui et, en 1847, de 24, 28 et respectivement 35 paras sur les mêmes marchés. La même statistique (*ibid.*, 115) nous apprend que, sur la propriété du prince Moruzi située à Svorîştea (Dorohoi), les premiers moutons mérinos ont été importés en 1838 et qu'en 1847 les troupeaux comptent 5 000 têtes, dont on avait obtenus 10 tonnes de laine vendue au prix de 80 florins le quintal. Depuis le port de Galaţi, en 1840, on a exporté 228 000 ocques de laine, ce qui représente 798 000 piastres sur un total de 42 543 598, soit 1,87 % de la valeur totale des exportations (*ibid.*, 141).

S'agissant d'une activité ancienne, des représentations graphiques des bergers roumains apparaissent déjà dans de soi-disant « albums » dès le XVII<sup>e</sup> siècle (Spîrescu et Macovei 2011, 188-192). Quelques exemples à cet égard sont les aquarelles de 1692 d'un auteur allemand resté anonyme, publiées dans *Trachten-Kabinet von Siebenbürgen*, ou celles de Franz Neuhauser, reprises par William Ellis. Le peintre et graphiste transylvain Károly Pap Szathmári (1812-1887) fait, après un long voyage en Transylvanie, les portraits de plusieurs personnages féminins roumains du village de Sălişte et des pays de la Bârsa et du Haşeg. Pure coïncidence ou non, ce sont justement les régions roumaines les plus importantes du point de vue de l'activité d'élevage des moutons.

L'étude de « l'économie du mouton » connaît son apogée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Cette activité est analysée sous toutes les coutures : ses reflets dans la création populaire – par exemple, dans l'ouvrage d'Ovid Densusianu *Vieaşa păstorească în Poesia noastră populară* (La Vie pastorale dans la notre poésie populaire) (1922-1923) – et/ou par rapport à d'autres peuples, comme dans *În istoritul la popoarele romanice* (L'Élevage des moutons chez les peuples romans) du même auteur (1913) ; l'ethnographie, dans des études comme celles de János Földes – *Az oláh erdei pásztornépről* (Du peuple des bergers transylvains) (1907), de Ion Diaconu – « Păstoritul în Vrancea » (L'Élevage des moutons en Vrancea) (1930), de Simion Mehedinţi – *Oameni de la munte* (Gens de la montagne) (1919), de Theodor T. Burada – *O călătorie în satele moldovenesti din Gubernia Cherson (Rusia)* (Voyage dans les villages moldaves du gouvernement de Kherson, Russie) (1893) et *O călătorie la Românii din Gubernia Kamienitz-Podolsk (Rusia)* (Incursion chez les Roumains du

gouvernement de Kamianets-Podilskyi, Russie) (1906) ou de Dimitrie Dan – *Stâna la românii din Bucovina* (La Bergerie chez les Roumains de Bucovine) (1923).

Un cas à part est celui des recherches sociologiques complexes qu'ont entreprises les équipes royales d'étudiants organisées sous le patronage de l'école de sociologie de Dimitrie Gusti et qui ont donné lieu à des monographies telles « *Stâna din Munții Făgărașului* » (La Bergerie dans les montagnes de Făgăraș) de Traian Herseni (1934) ou *Clopotiva. Un sat din Hațeg* (Clopotiva. Un village du Hațeg) par Ion Conea (1940) ; à des études sur la toponymie générale et la toponymie pastorale, telles que *Românii în veacurile IX-XIV pe baza toponimiei și a onomasticeii* (Les Roumains du IX<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècles du point de vue de la toponymie et de l'onomastique) (1933) et *Toponimie și istorie* (Toponymie et histoire) (1928) par Nicolae Drăganu, « Numiri toponimice păstorești în Munții Bârsei, Buzăului și ai Vrancei » (Toponymes d'origine pastorale dans les montagnes de Bârsa, de Buzău et de Vrancea) (1928) par Sabin Opreanu ; à des études historiques concernant la vie pastorale, comme *Păstori ardeleni în Principatele Române* (Bergers transylvains dans les Principautés roumaines) (1925) par Ștefan Meteș, « Păstoritul Ardelenilor în Moldova și Țara Românească (până la 1821) » (L'Élevage des moutons pratiqué par les Transylvains en Moldavie et en Valachie (jusqu'en 1821) (1927) par Andrei Veress, ainsi que celle d'Alexandru Doboși sur la tradition du don chez les Roumains transylvains: *Datul oilor (Quinquagesima ovium). Un capitol din istoria economică a Românilor din Transilvania* (La taxe sur le mouton – Quinquagesima ovium. Un chapitre de l'histoire économique des Roumains de Transylvanie) (1937).

Nous soulignons que, dans le domaine de la géographie, l'impulsion et les grandes directions d'étude en ce qui concerne l'élevage des moutons en Roumanie ont été données par deux grands spécialistes : Emmanuel de Martonne, le scientifique français qui a remarqué la taille, l'importance et les particularités de cette activité sur le territoire roumain, et respectivement George Vâlsan, qui a observé son rôle de vecteur précurseur de l'unité nationale. Emmanuel de Martonne décrit la vie pastorale roumaine dans plusieurs études de référence, parfois de grande envergure, telles que *La Valachie. Essai de monographie géographique* (1902) ; « La Vie pastorale et la transhumance dans les Karpates méridionales: leur importance géographique et historique » (1904) ou « Vieața păstorească în Carpații Români » (La vie pastorale dans les Carpathes roumaines) (1912). Parmi les études de George Vâlsan à ce sujet, nous citons « O fază în popularea Țărilor Românești » (Une étape dans le peuplement des Principautés roumaines) (1912) et « Mocanii în Dobrogea, la 1845 » (Les bergers *mocani* en Dobroudja en 1845) (1928). Cet auteur synthétise magistralement, avec une intuition brillante, le rôle du berger dans l'histoire de des Roumains :

*Calme randonneur séculaire de ces terres, guidé par les étoiles du ciel, avec son bâton pour arme et sa vieille pelisse pour bouclier et abri, avec son troupeau de moutons pour armée, le berger mocan, n'a pas conquis que les plaines des laboureurs autour des Carpathes, mais aussi l'ensemble de la steppe autour de la mer Noire. Il a tracé de nouvelles routes à travers le royaume des herbes, frayé des passages, creusé des puits, créé des parcs à moutons et bâti des habitations, découvert la valeur de précieuses terres désertées, puis fondé des villages et*

*peuplé de sa race saine tout un pan du pays de manière plus solide et plus louable que toute colonisation officielle.*

*Anticipant les aspirations nationales roumaines dès une période trouble et sans connaître les accomplissements du passé, le berger a façonné les frontières de l'État qui devait héberger sa nation à l'époque de la virilité. Grâce à ses voyages annuels dans les recoins les plus reculés du romanisme, il a réalisé et renforcé l'unité nationale, prouvant ainsi que ni les Carpates ni le Danube ne sont un obstacle ethnique et que la vie roumaine ne peut être pleinement et harmonieusement réalisée qu'en s'appuyant sur les rivages les plus larges de la mer. S'établissant depuis les temps anciens près des vagues de la mer, baptisant de noms roumains tant d'endroits dans la région, il a répété l'histoire oubliée et a créé pour nous, de nouveau, des droits sur des terres disputées par les voisins réveillés trop tard. (Vâlsan 1928, 41)*

À l'exhortation des deux grands géographes, Nicolae Dragomir a entrepris en 1926 la première étude détaillée sur l'élevage des moutons dans sa région d'origine – Mărginimea Sibiului [la frontière de Sibiu], la plus importante du pays pour cette activité. Cet auteur est devenu ainsi un pionnier de l'étude complexe de cette occupation et il nous a légué trois ouvrages d'envergure, qui constituent aujourd'hui de véritables documents de géographie humaine (Dragomir 2014, 272). Son exemple a été suivi par d'autres géographes qui, dans l'entre-deux-guerres, se sont penchés sur le phénomène de l'élevage des moutons dans différentes régions roumaines.

Parmi eux, il convient de retenir : Romulus Vuia, « Țara Hațegului și Regiunea Pădurenilor » (Le Pays du Hațeg et la région des bergers) (1926) et *Tipuri de păstorit la români* (Types d'élevage des moutons chez les Roumains) (1964) ; Emil Precup, *Historitul în Munții Rodnei* (L'Élevage des moutons dans les montagnes de Rodna) (1926) ; Laurian Someșan, « Vieța pastorală în Munții Călimani » (La Vie pastorale dans les montagnes de Călimani) (1933) ; Tiberiu Morariu, « Câteva contribuțiuni la oieritul evreilor maramureșeni » (Quelques contributions concernant l'élevage des moutons chez les juifs de Maramureș) (1931) et *Vieța pastorală în Munții Rodnei* (La Vie pastorale dans les montagnes de Rodna) (1937) ; Sabin Opreanu, « Contribuțiuni la transhumanța din Carpații Orientali » (Contributions concernant la transhumance dans les Carpates orientales) (1931), ainsi que Ștefan Manciulea, qui touche le sujet de manière tangentielle dans « Contribuții la studiul elementului românesc din Câmpia Tisei și Carpații Nordici » (Contributions à l'étude de l'élément roumain dans la plaine de la Tisza et dans les Carpates du Nord) (1931) et dans « Câmpia Tisei » (La Plaine de la Tisza) (1938).

Les géographes de Bucarest qui ont étudié la vie pastorale et ses implications sociales et économiques sont Mara N. Popp, auteure de plusieurs études de grande qualité, telles que « Drumul oilor pe Valea Prahovei, Doftanei și Teleajenului » (La Route des moutons dans les vallées de Prahova, de Doftana et de Teleajen) (1929) ; « Ciobănia la Ungureni din dreapta Oltului » (L'Élevage des moutons chez les bergers transylvains du côté droit de l'Olt) (1932) ; « Contribuțiuni la vieța pastorală din Argeș și Muscel. Origina Ungurenilor » (Contributions à la vie pastorale d'Argeș et de Muscel. L'origine des bergers transylvains) (1934) ; « Urme românești în vieța pastorală a

Carpaților polonezi » (Traces roumaines dans la vie pastorale des Carpates polonaises) (1935) ; « Păstoritul în câmpie în cadrul vieții românești în genere » (L'Élevage des moutons dans les plaines dans le cadre de la vie roumaine en général) (1942) ; « Ungurenii » (Les Bergers transylvains) (1942) ; respectivement Ion Conea, avec « Din geografia istorică și umană a Carpaților. Nedei, păstori, nume de munți » (Éléments de géographie historique et humaine des Carpates. Fêtes, bergers, noms de montagnes) (1936) et « Pe urmele descălecatului din sud » (Sur les traces de la colonisation dans le Sud) (1939). D'autres auteurs ont signé des études tout aussi importantes : Gheorghe Marinescu, « Câteva observații asupra stânelor și colibelor din Parâng » (Quelques observations sur les bergeries et les huttes dans les montagnes de Parâng) (1932) ; Vladimir Kubijovč, « Păstoritul în Maramureș » (L'Élevage des moutons dans le Maramureș) (1934), une excellente étude synthétique. Des géographes ont également émis des considérations sur l'élevage des moutons : Victor Tufescu, « Rolul economic al României în cadrul Europei Noi » (Le Rôle économique de la Roumanie dans le contexte de la nouvelle Europe) (1942) ; Vintilă Mihăilescu, « O hartă a principalelor tipuri de așezări rurale din România » (Une Carte des principaux types de communes rurales en Roumanie) (1927) et Nicolae Popp, « Câteva cuvinte despre oile karakul din România » (Brèves considérations sur les moutons carakul en Roumanie) (1935).

La littérature de facture monographique et commémorative à caractère nostalgique et documentaire, qui dépeint l'atmosphère de la vie dans les familles et les villages de bergers mérite une mention particulière. Des auteurs comme Victor Păcală – *Monografia satului Rășinariu* (Monographie du village de Rășinari) (1915), George Moroianu – *Chipuri din Săcele* (Visages de Săcele) (1938), Octavian C. Tăslăuanu – *Spovedanii* (Confessions) (1976) ou Sextil Pușcariu – *Brașovul de altădată* (Le Brașov d'autrefois) (1977) ont écrit des pages mémorables. Il convient également de retenir le nom de Vasile Băncilă, qui tente une explication philosophique de la transhumance des bergers transylvains dans la plaine du Bărăgan, qu'ils soient, selon leurs villages ou zones d'origine, des *mărgineni*, des *mocani*, des *țuțuieni* ou des *brețcani*. Notre étude serait incomplète sans la description de l'élevage des moutons chez les Roumains de la péninsule balkanique. Nous rappelons ici les études de Theodor Capidan, *Românii Nomazi. Studiu din viața Românilor din sudul Peninsulei Balcanice* (Les Roumains nomades. Étude de la vie des Roumains du sud de la péninsule balkanique) (1926) et « Românii din Peninsula Balcanică » (Les Roumains de la péninsule balkanique) (1941), les notes de Dimitrie Bolintineanu, *Călătorii la Românii din Macedonia și Muntele Atos sau Santa-Agora* (Voyages des Roumains de Macédoine et du mont Athos ou de Santa-Agora) (1863), de Francis Lebrun et Ion Voinescu, *Macedonia* (Macédoine) (1911), ainsi que les études d'Irina Nicolau, « Les Caméléons des Balkans » (2001) et d'André Scrima, « Les Roumains et le Mont Athos » (2001) etc.

Après la Deuxième Guerre mondiale, avec l'influence soviétique et le processus d'étatisation de l'économie roumaine, y compris de l'élevage des moutons, cette occupation ancienne a perdu son éclat. Cependant, il restait sur la carte du pays quelques « enclaves » d'élevage traditionnel, que nombre de chercheurs, comme, par exemple, Nicolae Dunăre, Constantin Popa, Ion Donat, Ion Vlăduțiu, Valer Pop, Petru Dan Idu, Ioan Augustin Goia et Victor Voicu, ont analysé avec passion.

## Facteurs favorables au développement de l'élevage des moutons

UN CERTAIN nombre de conditions environnementales avantageuses des Carpates, ainsi que la « psychologie » des Roumains, leur amour de la nature et de la liberté, ont favorisé le développement de « l'économie du mouton », comme Nicolae Dragomir se plaisait à appeler l'élevage ovin. Effectivement, le cadre naturel des Carpates est particulièrement propice à cette activité, à « l'économie du bétail » en général. Tout d'abord, il s'agit de *la parfaite proportionnalité des principales formes de relief* – montagne, plateau-colline, plaine – chacune occupant un tiers de la superficie totale du pays. Associée à leur disposition en marches d'escalier et aux régions climatiques, cette proportionnalité a conduit à un zonage biogéographique de l'espace roumain, très favorable à l'élevage ovin. Il s'agit, dans l'ordre, de: pâturages alpins – forêts – sylvo-steppe – steppe, ainsi que des marais du Danube, qui ont imposé un calendrier saisonnier spécifique, du plus simple – le déplacement pendulaire saisonnier local – au plus complexe – la *transhumance*. La superficie relativement grande de la région montagneuse qui se trouve dans la partie centrale du pays sous la forme d'une chaîne de montagnes ininterrompue, telle une épine dorsale – les Carpates roumaines – était l'élément central de l'élevage des moutons. En outre, « les Carpates n'appartenaient qu'à nous », c'est-à-dire qu'elles avaient leur propre vie organisée d'un côté et d'autre, sur les deux versants, « elles constituaient l'élément morphologique que les conquérants éphémères de cette terre n'ont pas pu approcher » (Popp 1942b, 181-182), donc les Roumains ont mis en place une « activité connectée à la montagne et animée par celle-ci », ainsi que typiquement roumaine: l'élevage des moutons. Les facteurs qui favorisent le déroulement de cette activité dans les Carpates roumaines sont :

- leur extension maximale, du nord-ouest au sud-ouest du pays, avec des hauteurs allant de 800 m à 2 547 m ; leur accessibilité notamment grâce aux nombreux passages situés dans les vallées et sur les sommets, auxquels s'ajoutent les dépressions carpatiques ;
- en raison de leur évolution géologique, elles présentent de grandes surfaces lisses, couvertes de pâturages et de prairies naturelles, qui ont engendré la vie pastorale la plus intense et la plus évoluée de l'espace géographique roumain; dans la terminologie roumaine populaire, ces zones portent différents noms (dans les Carpates orientales, on les appelle *plaiuri* [plaines], dans les Carpates méridionales, où les caractéristiques alpines sont plus évidentes, *poduri* [ponts] et, dans les Carpates occidentales, aussi bien *plaiuri* que *poduri* ;
- la multitude de sources dans les Carpates ; l'eau, élément indispensable à l'élevage des ovins, à la vie humaine en général, rend ces montagnes encore plus propices à cette occupation ancienne ;
- le climat moins rigoureux et surtout la division en régions climatiques du territoire roumain constituent un autre élément qui favorise amplement l'élevage ovin ;
- le tapis végétal disposé en fonction du climat et de l'altitude est à son tour favorable à l'économie pastorale, en raison de la composition floristique particulière ;

- enfin, le degré élevé de peuplement des Carpates roumaines, d'où a commencé l'expansion de « l'économie ovine ». Plus exactement, pour les habitants des nombreux villages situés en contrebas de la montagne, l'élevage des moutons était l'activité de base.

Le peuplement des Carpates a été possible aussi grâce à l'accessibilité de ces montagnes, étant donné la multitude de vallées qui les traversent et qui, pour « l'économie ovine », étaient des « routes des moutons » intensément circulées. Cet aspect ponctuel a été saisi pour le cas du segment des Carpates formé par l'arc de montagnes Bucegi-Leaota-Baiului-Grohoteș-Ciucăș-Siriu, qui montre que, pour ces montagnes, les vallées de Prahova, de Doftana et de Teleajen jouaient le rôle d'« aires de drainage des troupeaux venant des montagnes environnantes » (Popp 1929, 301-304).

Mais le cadre naturel carpatique, si favorable à l'élevage des moutons, ne finit pas avec les Carpates. Il continue avec la zone de collines et de plateaux, constituée elle aussi d'éléments des Carpates et occupant un tiers de la surface du pays. Il s'agit d'une zone intermédiaire, de transition vers plaine, qui est à son tour une aire d'élevage importante. Toutes ces formes de relief majeures constituent des gradins d'altitude décroissants et concentriques.

*La montagne et la plaine ont représenté deux zones de polarisation alternative dans l'histoire ethnique et économique du peuple roumain. La plaine est l'aire de paix propice à l'agriculture dans les moments de détente ; la montagne, quant à elle, est le territoire de défense lors des moments de détresse et c'est là qu'est née une vie pastorale intense. (Someșan 1941, 546)*

Le vaste domaine de plaine, très bien adapté aux activités d'élevage ovin des Roumains, se termine, à l'ouest, par les larges vallées de la Tisza, moins favorables à cette activité à cause des marais ; au sud, par le Danube et sa vaste vallée couverte de marais de jusqu'à 30 km de large, d'une superficie totale estimée à environ 5 000 kilomètres et très propice à l'hivernage ; et, à l'est, par le Dniestr, frontière et pont entre deux mondes, que les bergers n'ont pas hésité à franchir dans leur recherche de pâturages. Cette présentation du cadre naturel carpatique doit inclure aussi la Dobroudja, cette quintessence du relief roumain, où se déroulait une vie pastorale intense, faisant penser aux Roumains du sud du Danube (les Valaques ou les Aroumains), qui, indépendamment de leurs frères du nord du Danube, ont su développer une belle économie ovine, similaire à bien d'égards : des noms des ustensiles employés, en passant par l'organisation et la vie à la bergerie, et jusqu'à ce phénomène grandiose de la transhumance et du nomadisme, sans oublier la « reconversion » des bergers en commerçants et artisans habiles. Tout comme chez les bergers transylvains (Dragomir 2014, 288).

## L'élevage des moutons – une pratique ancestrale des Roumains

**E**NTRE LA montagne et la plaine, éléments majeurs du cadre naturel où se déroule « l'économie ovine », ont eu lieu depuis la nuit des temps les déplacements périodiques des troupeaux menés par les bergers à la recherche de nourriture, dans un aller-retour permanent qui s'appelle *transhumance*. Victor Tufescu en a vu les sens profonds :

*la transhumance, c'est-à-dire les mouvements des troupeaux des montagnes vers les plaines et viceversa, a contribué pendant des siècles au maintien de l'unité de la langue, des coutumes et du folklore des Roumains de partout. Les bergers de la Transylvanie méridionale (les mocani dans la région de Braşov, les breţcani dans la région Trei Scaune [Trois Sièges], les brănci à Bran, les mărgineni dans la région de Sibiu etc.) descendaient avec leurs troupeaux jusqu'aux plaines périphériques pour y passer l'hiver : la plaine Roumaine, les Marais du Danube, la Dobroudja, la plaine de la Moldavie, le Boudjak ou les parties méridionales de la Transnistrie (le Yedisian) et même la Crimée. Ce va-et-vient constant et séculaire entre les régions alpines et les pâturages des steppes, suivant les saisons, montre lui aussi l'étroite interdépendance entre les différents secteurs économiques du pays, ainsi que, partant, la nécessité naturelle de complémentarité entre ces derniers. (Tufescu 1942, 243)*

Outre l'environnement naturel si propice à l'élevage des moutons, il faut noter l'inclination des Roumains pour cette activité. Ovid Densusianu trouve que « le peuple roumain est un peuple de bergers » et que « l'élevage des moutons est une occupation typiquement roumaine » (Densusianu 1922-1923, 129). Il donne comme arguments les coutumes, le mode de vie et le penchant inné pour l'élevage des moutons. André Scrima (prenant l'exemple des bergers du sud du Danube) et Andrei Veress (à partir du cas des bergers de Transylvanie) démontrent qu'il s'agit de l'une des plus anciennes occupations roumaines, surtout par rapport aux peuples voisins, comme les Hongrois, les Saxons et les Slaves.

L'ingénieur forestier János Földes pense que le penchant des Roumains pour l'élevage des moutons provient de leur « amour infini pour la nature » et note qu'il n'y a

*personne qui connaisse aussi bien les endroits les plus reculés des forêts que ce peuple, qui donne des noms parlants même aux plus petites crêtes de montagne ou aux ruisseaux les plus frêles ; en plus, les plus belles de ses chansons portent sur les moutons, de sorte que ses chants sur des brebis perdues et retrouvées reflètent fidèlement son caractère. (Földes 1907, 3, 40)*

*La pratique de l'élevage est inscrite dans l'être même du peuple roumain; c'est elle qui a forgé sa mentalité, inspiré ses chants, ses contes et ses légendes magnifiques, qui est à l'origine de bien de ses coutumes. La tradition riche, les traces que gardent encore la toponymie, la*



*nomenclature, la poésie populaire, tous ces éléments s'accumulent et sont des preuves de son ancienneté.* (Popp 1942a, 288)

L'élevage des moutons était considéré comme une occupation majeure. À l'appui de cette affirmation, nous citons Laurian Someșan qui, dans une étude sur la vie pastorale dans les montagnes de Calimani, observait que « l'élevage des moutons est considéré comme l'occupation la plus honorable », la richesse des habitants étant calculée « d'après le nombre de têtes d'animaux possédés » et le fait de « faire paître les animaux devant les villageois étant vu comme l'occupation la plus honorable » (Someșan 1933, 323-324). Pour sa part, Nicolae Dragomir écrit à propos des bergers *mărgineni* qu'ils se considéraient une véritable caste fermée : « la véritable région de Mărginimea Sibiului est petite [...] elle se limite à quelques villages [...] qui refusent les autres [...] où ne vivent pas des gens de la montagne, mais des gens des prés... les *coldani* » (Dragomir 1938a, 160), dénomination péjorative marquant l'infériorité. Enfin, sur le plan individuel, l'appartenance au « peuple des bergers » est fièrement assumée. Un bel exemple à cet égard est celui de Vasile Băncilă, qui cherche, trouve puis assume volontiers son statut de membre d'une communauté honorable de gens de la montagne, comme on l'apprend dans des pages mémorables publiées par la revue *Manuscriptum* (n° 3-4, 1998).

L'économie ovine a été un moyen de s'enrichir pour les bergers, mais aussi un moyen d'assurer le bien-être public, car cette activité très rentable apportait des recettes constantes aux administrations. Pour les bergers transylvains, l'élevage dans les Principautés roumaines était « la profession traditionnelle et, en même temps, la source de revenus et d'existence » (Veress 1927, 205).

Les moutons et les produits dérivés constituaient un article d'exportation important, en particulier pendant la domination de la Sublime Porte, ce qui a encouragé cette activité. Ștefan Manciulea constatait à cet égard que, si jusqu'en 1526 on élevait peu de moutons dans la plaine de la Tisza (Manciulea 1938, 136), après ce que la Hongrie est tombée sous la domination ottomane, les Turcs, grands consommateurs de viande de mouton, ont stimulé cet élevage (Păcurar 2012, 223). L'armée ottomane en consommant elle aussi, de grands effectifs étaient envoyés à Constantinople, ainsi qu'à Vienne et dans le nord de la Hongrie. Après l'entrée de la Transylvanie dans la sphère d'influence autrichienne (1686), Marie-Thérèse et Joseph II ont encouragé cet élevage, surtout pour assurer la laine indispensable à l'industrie des draps. Dans le même ordre d'idées, Popp (1942b, 196) nous montre comment les bergers transylvains sont entrés en contact avec les autorités ottomanes qui ne les ont aucunement empêchés d'exercer leur profession en Valachie et en Moldavie, car les Ottomans étaient de gros consommateurs de viande, de beurre et de laine. Chaque année, « 500 000 moutons, pour ne prendre qu'un exemple, étaient exportés à Constantinople » depuis la Principauté de Valachie.

L'amour des Roumains pour cette activité se faisait sentir même chez les élites nobles, chez les boyards. Amour et ancienneté, ce sont les principales caractéristiques de l'élevage des moutons pratiqué par le peuple roumain. Les deux sont magnifiquement

incarnées par Mircea Ciobanul (le Berger), souverain de la Valachie (1545-1552, 1553-1554, 1558-1559), au sujet duquel Constantin Gane écrivait :

*En souvenir de ses jeunes années, où il élevait dans nos montagnes les troupeaux qui ont fait de lui un homme, les Roumains, tout en sachant que le voïevode Mircea était un « aristocrate » qui avait voyagé à Istanbul, l'ont surnommé « le Berger ». (Gane 1941, 79)*

Les troupeaux parcouraient les Carpates, y compris les Carpates boisées, jusqu'en Moravie et, au sud du Danube, toutes les montagnes étaient sillonnées par des Aroumains (ou Valaques), qui descendaient de la montagne vers la plaine pour y passer la saison froide sous des formes diverses, des plus simples – hivernage à côté des habitations – aux plus complexes – la transhumance la plus étendue et la plus intense, presque une forme de nomadisme. À l'ouest, dans la plaine Pannonienne, lors de l'arrivée des Hongrois (IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles) – environ 200 000 âmes selon les estimations des historiens – la plaine de la Tisza, « en particulier, la partie située du côté gauche », n'était pas déserte : il y avait des villages de pêcheurs et de bergers roumano-slaves, reconnus par la tradition historique (Manciulea 1931, 129-143). Ce fait est prouvé par « les noms des eaux et des régions », tels Tisza, Timiș, Bega, Caraș, Nera, Mureș, Criș, Someș, Crasna, qui sont des noms roumains ou roumano-slaves.

Au cours des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, si les villages étaient rares dans les plaines, plus on s'approchait des collines de l'Est, plus les *villae olachales* (villages des Valaques) étaient nombreuses. Une fois le système politique renforcé et l'organisation de la vie économique et sociale en Hongrie devenue plus rigoureuse, on a imposé aux éleveurs roumains de moutons et de chèvres une série de taxes spécifiques liées à leur activité ancienne, comme la *nigesima ovium*, taxe enregistrée en tant que telle en 1584 à Turóc ou, depuis 1427, à Vlachovo (Győr), dans les « listes des obligations fiscales ». Dans les Carpates boisées, mentionnées ci-dessus, vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, des Roumains ont commencé à s'installer. Il s'agissait de bergers arrivés de la région de la Tisza supérieure avec de nombreux troupeaux et qui se sont établis « surtout dans les zones favorables à l'élevage ».

À quelle époque remonte le début de l'élevage des moutons chez les Roumains ? Il n'est pas possible d'avancer une date certaine, mais, dès les IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, on mentionne souvent les « bergers valaques » de la région située au sud du Danube ; en 1214, les bergers aroumains, *celnici*, étaient déjà appelés dans les documents dalmates *pastores seu celnicos* (Capidan 1926, 150). Le linguiste Cicerone Poghirc avance l'idée selon laquelle, « étant donné que le principal travail des Valaques a toujours été l'élevage de moutons, leur nom est devenu au fil du temps, dans les langues des Balkans, synonyme de 'berger nomade' » (Poghirc 2012, 17). Les Albanais, qui utilisent eux aussi le mot *vllah* (valaque), les désignent parfois par un mot d'origine turque, *çoban*, *cioban* (berger) en roumain. En Transylvanie, l'une des premières mentions documentaires de l'élevage des moutons chez les Roumains est le contrat de la ville et du siège de Sibiu, conclu le 13 janvier 1383 avec les Roumains des environs. Un peu intrigués par la différence de 300 à 400 ans entre les attestations documentaires de l'activité pastorale chez les Roumains du sud du Danube et chez ceux de la Transylvanie – les principales deux régions d'où s'est répandue cette activité – nous nous rallions à l'explication

de Popp (1942a, 288) : malgré l'ancienneté de la profession, les documents la concernant ne sont apparus en Transylvanie qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, donc relativement retard, car « c'était une tradition du pays, donc on n'en parlait pas comme de quelque chose de spécial ».

Ion Conea est convaincu que « les débuts de l'élevage des moutons chez les Roumains doivent remonter aussi loin que les débuts de la nation elle-même » (Conea 1936, 79). Ses arguments sont la terminologie pastorale roumaine, qui provient du grec ancien et du latin, ainsi que les vestiges qui indiquent les activités des Daces. Les recherches récentes (2004) de Thomas Krefeld, professeur de philologie romane à l'Université de Munich, montrent que, chez les peuples qui ne disposaient pas de céréales, comme les Géto-Daces, l'élevage ovin était la base économique qui assurait la vie quotidienne. Il est certain que l'élevage des moutons remonte à la nuit des temps dans l'espace roumain, mais pour combien de temps a-t-il été pratiqué dans ses formes traditionnelles? La réponse nous est fournie par Popp (1942a, 283-284) :

*émancipés et devenus sédentaires plus tard que les autres peuples latins pour lesquels la vie pastorale avaient été, à l'origine, la principale occupation, les Roumains sont le dernier peuple qui déroule cette activité selon le rythme ancien, presque archaïque et original.*

Pour eux, cette occupation est « comme une tradition préservée et pratiquée avec une sorte de quasi-piété et qui est difficile à abandonner » (Popp 1942a, 283-284). En Roumanie, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, l'élevage des moutons atteint l'apogée en termes d'expansion et de développement, mais commence en même temps son déclin irréversible. L'ancienneté de cette activité est prouvée par la langue roumaine elle-même.

Dans le vocabulaire de la vie pastorale, il n'y a aucun mot essentiel et indispensable qui ne soit d'origine latine. Quelques exemples :

*les animaux, bouf [bœuf], vaca [vache], taurul [taureau], vițelul [veau], juncul [bouillon], calul [cheval], armăsarul [étalon], mănzul [poulain], porcul [cochon], scroafa [truie], purcelul [porcelet] et oaia [brebis], berbecul [bélier], mielul [agneau], noatinul [agneau d'un an], terfăul [agneau de trois ans], capra [chèvre], icdul [biquet], que le păcurar [berger] réunit dans son turmă [troupeau], dont il tunde lâna [tond la laine] et mulge laptele [trait le lait] pour en faire du bon unt [beurre] et du caș [fromage à la pie]. Tout aussi anciens et toujours d'origine latine sont, sauf exception, les mots qui concernent la vie de berger : brânză [fromage], urdă [fromage blanc], smântână [crème fraîche], chiaz [cailllette], mioară [brebis], strungă [case de traite], stână [bergerie] et l'indispensable fluier [flûte]. (Meteș 1925, 293-294)*

La terminologie pastorale roumaine est également utilisée dans les zones situées en dehors des frontières actuelles, notamment dans les Carpates boisées (les Carpates polonaises), dans la plaine de la Tisza et dans la péninsule balkaniques. Son ascendance roumaine – qui prouve l'origine roumaine de tous ceux qui travaillaient comme bergers partout dans les Carpates – est soutenue par les termes suivants : *staja-stâna* (bergerie), *szalas-sălaşul* (logis), *koleba, kolyba-coliba* (hutte), *strunka-strunga* (case de traite), *ochil-ocol* (enclos),

*komorka-cămara* (garde-manger), *waty-vatra* (foyer), *jintica-jintița* (fromage fait avec le deuxième petit lait), *hurda-urda* (fromage blanc), *smetana-smântâna* (crème fraîche), *kulesza-culeșa* (polenta), *wloska polenta-mămăliga* (polenta), *pasterz-păstor* (berger) etc. (M. N. Popp 1935, 215-217).

Les bergers hongrois, eux aussi, ont emprunté aux Roumains de nombreux termes et coutumes liés à la vie pastorale – *sztromga-strunga* (case de traite), *esztena-stâna* (bergerie), *bronză-brânză* (fromage), *czáp-żap* (bouc), *milióra juh-oaie mioară* (brebis) – car les troupeaux des Roumains de Transylvanie et des Principautés venaient paître dans la plaine de la Tisza en été, en hiver ou « toute l'année », le plus souvent « selon l'entente entre les bergers et les propriétaires des pusztas » (Manciulea 1931, 145-146). En ce qui concerne la terminologie pastorale de la péninsule balkanique, les descriptions de l'élevage des moutons chez les Aroumains en offrent de nombreux exemples. Toutes ces données nous mènent à conclure sur l'origine et le caractère roumains de l'élevage des moutons, en particulier dans les Carpates, fait également démontré par les études linguistiques de Nicolae Drăganu et de Grigore Nandriș.

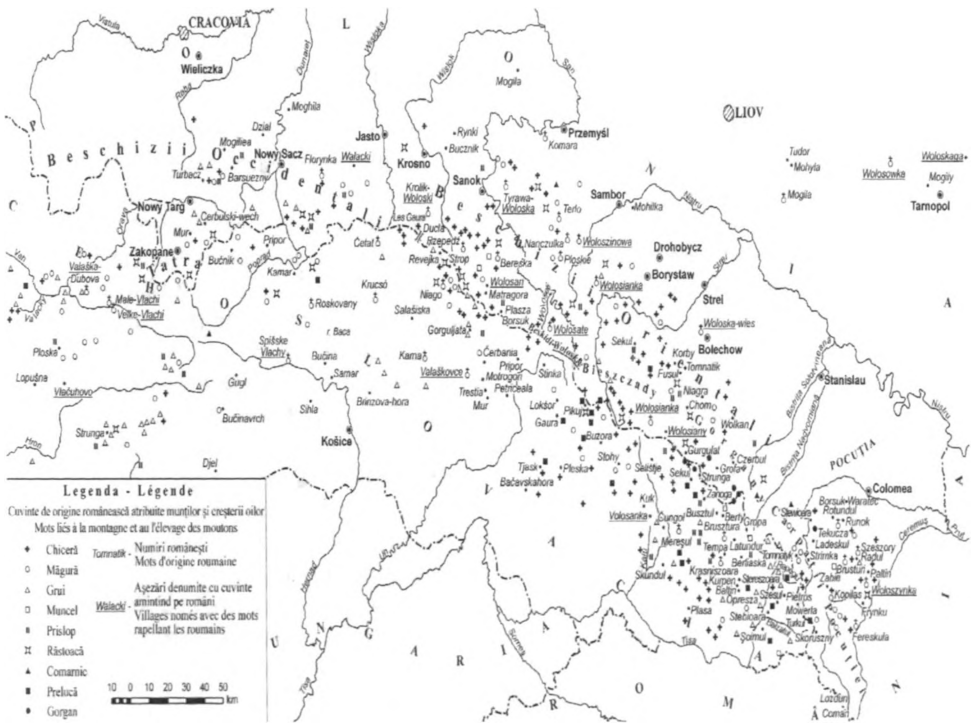
L'activité pastorale se reflète aussi dans l'historiographie des bergers les plus connus – les *ungureni*, des Roumains transylvains. Emmanuel de Martonne écrivait au début du XX<sup>e</sup> siècle:

*La majeure partie des bergers même sur le versant Roumain [des Carpates] sont aussi des Transylvains. On estimait leur nombre il y a trente ans à au moins 10 000. [...] De retour dans la plaine, ces gens formeront réellement une petite société à part. Même lorsqu'ils ont renoncé à la vie de berger pour s'établir définitivement dans un village au pied de la montagne, on les désignera en Roumanie sous le nom d'Ungureni, rappelant le fait que la plupart d'entre eux sont d'origine transylvaine, et ce terme enveloppera à la fois quelque mépris et quelque crainte dans l'esprit du sédentaire qui n'a jamais quitté son village. En fait le berger ungurcan est généralement d'esprit plus ouvert, plus actif, parfois aussi moins scrupuleux. (Martonne 1904, 232-233)*

Ștefan Meteș (1925, 296-297) précise que les bergers transylvains, qui, « poussés par les besoins de leurs troupeaux, parcourent la plaine de la Hongrie », sont mentionnés au XVII<sup>e</sup> siècle à Kecskemét, d'où « ils partent pour les montagnes riches en pâturages », du nord de la Hongrie (les comitats de Liptó, Árva, Trencsén), où ils avaient trouvé abri dès le XVI<sup>e</sup> siècle.

Une partie de ces bergers transylvains sont arrivés au Moyen Âge en Moravie et on parle en 1638 « d'une rébellion valaque là-bas » ; d'autres, à travers les voies de passage dans les Carpates, sont arrivés en Pologne « dès le XV<sup>e</sup> siècle ». Les preuves les plus éloquantes sur la transhumance des bergers transylvains en Hongrie, en Moravie et en Pologne sont les termes liés à l'élevage que les Hongrois et les Slaves ont empruntés aux Roumains. Au sud du Danube, dans la péninsule balkanique, « les bergers roumains sont omniprésents » – connus sous le nom de Valaques ou celui d'Aroumains –, pratiquent la transhumance avec leurs nombreux troupeaux et « traversent les prés et les montagnes couverts de pâturages de la Macédoine », ayant « deux habitations, l'une d'été et l'autre d'hiver ».

FIG. 1. LA DISTRIBUTION DES MOTS D'ORIGINE ROUMAINE CONCERNANT LA MONTAGNE ET L'ÉLEVAGE DES MOUTONS ET LEUR FRÉQUENCE DANS LES CARPATES SLAVES



SOURCE: M. N. Popp 1935, après la page 220.

François Pouqueville faisait en 1820 une admirable description des allers-retours entre la montagne et la plaine des Aroumains d'Albanie et d'Épire, ainsi que de la fête (cérémonie) de départ. Si nous mettons en miroir la célébration du départ « vers le pays » des bergers de Mărginimea Sibiului, telle que décrite par Nicolae Dragomir, avec celle des Aroumains du Pind, décrite par Pouqueville, nous avons l'image complète de ces frères qui, bien que séparés, ont les mêmes coutumes, les mêmes pratiques d'élevage. Pendant des siècles entiers, les bergers aroumains ont parcouru la totalité de la péninsule balkanique ; on les retrouvait avec leurs troupeaux en Bulgarie, en Serbie, en Dalmatie – où la tradition du compter les moutons en roumain s'est conservée jusque dans les années 1930 –, en Croatie, puis en Hongrie de l'Ouest, dans les comitats de Vas, Sopron, Veszprém et Baranya. Bien sûr, au fil du temps,

*se séparant du tronc robuste de leur nation et de la terre ancestrale, les Aroumains se sont particularisés et ont évolué différemment dans la mer d'étrangers qui les ont remplacés dans ces*

*endroits où les bergers de notre peuple avaient autrefois élevé leurs troupeaux.* (Meteș 1925, 296-297)

Dans l'espace roumain, « l'économie ovine » était spécifique à la population des montagnes, en particulier sur les versants et dans les dépressions de Transylvanie : *Marginea* (la marge), avec les villages de Săliște, Galeș, Tilișca, Poiana Sibiului, Rod, Jina ; *Mocăniștea*, c'est-à-dire la région de Brașov : Săcele ou *Șapte Sate* (Sept villages) – Satu-lung, Cernatu, Turcheșu, Baciul, Zizin, Târlungeni et Purcăreni, dont les bergers sont également connus sous les noms de *săceleși* et *bârșani* ; *Bran* avec ses neuf villages : Bran, Poarta, Simon, Sohodol, Mociu de Jos, Mociu de Sus, Fundata, Șirnea et Măgura, les bergers d'ici étant aussi appelés *moroeni* ; dans la dépression de Târgu Secuiesc, les principaux bergers étaient les *covășeni* et les *brețcani*. Ces trois grands groupes ont développé l'économie ovine la plus active, la plus belle et la plus ample en termes de volume et d'extension, une économie dont les effets se sont fait sentir, grâce à une entente tacite, dans les régions environnantes aussi, comme dans le cas d'une véritable colonisation. La population vivant à la lisière des montagnes de Maramureș, de Rodna, de Căliman et des Carpates occidentales a pratiqué, elle aussi, un élevage actif, mais sur de petites superficies, tandis que les *moși* (habitants des Carpates occidentales), ainsi que les habitants des montagnes de Căliman, s'occupaient plutôt de l'élevage bovin.

Dans l'espace roumain, on pratiquait *l'élevage local et de montagne, l'élevage transhumant* – que l'on peut considérer des formes traditionnelles d'élevage roumain – et *l'élevage nomade*, la forme la plus ancienne. Un type spécial d'élevage nomade est celui qu'exerçaient les bergers aroumains de la péninsule balkanique et qui impose des contraintes sur la vie quotidienne, des contraintes déterminées par les régions géographiques uniformes du point de vue du relief, du climat et de la végétation. Sa caractéristique est l'instabilité des éléments humain et animal, c'est-à-dire un aller-retour incessant, un déplacement presque permanent à la recherche de pâturages et d'eau », sans trop d'impact sur le paysage géographique. Dans les temps très anciens, avant que la population ne devienne sédentaire ou pour de courtes périodes de détresse, on pratiquait cet élevage archaïque au nord du Danube. Les Aroumains y recouraient parce que transhumance saisonnière impliquait « toute la communauté », seules quelques familles restant dans les villages pour s'occuper des maisons. C'est ce qui explique cette forme de nomadisme (Capidan 1926, 8-20).

Les bergers aroumains voyageaient périodiquement sur les routes difficiles et dangereuses, emportant avec eux avec tous leurs biens et leurs troupeaux de moutons, organisés dans de longues caravanes. Ils partaient vers la montagne à la Saint-Georges (le 23 avril) et revenaient dans les plaines à la Saint-Démétrios (le 26 octobre). Dans son témoignage, le voyageur anglais Henry Holland fait état des grandes dimensions des troupeaux. Lors de son périple à travers les Balkans, il avait croisé les troupeaux des Aroumains, qui descendaient à Prévéza s'étalant sur plusieurs kilomètres et accompagnés de près de 1 000 chevaux chargés de toute la fortune des bergers (Capidan 1926, 51). Un siècle plus tard, Capidan est lui aussi impressionné par la taille des troupeaux et rapporte que, dans le village de Livădz d'Almopie, il y avait 150 000 têtes de moutons (*ibid.*, 62). La transhumance complexe des Aroumains s'est développée à partir de la

transhumance simple, pendulaire – été en montagne, hiver dans les plaines – suite aux contraintes et aux abus économiques et politiques imposées par l'administration ottomane locale, comme celle d'Ali Pacha de Ioannina, ainsi que par la pression croissante des Albanais, des Grecs et des Bulgares.

Les toponymes pastoraux sont présents dans toutes les zones de transhumance hivernale – la plaine d'Olténie, la plaine Roumaine, le Boudjak, la steppe de Dobroudja – de même que dans de nombreuses villages fondés par les bergers de Transylvanie. Capidan (1926, 155-160) montre qu'

*il suffit de feuilleter brièvement le Dictionnaire géographique pour y trouver de nombreux noms de localités rappelant un héritage pastoral : Stănișoara, Urdă, Urdari, Urdești, Strunga, Măgura. Dans la péninsule balkanique, ils ne manquent pas [...] ces noms doivent être encore plus nombreux.*

Il y a effectivement des villages tels que *Masú, Stana, Stanile, Stanisor, Strunga, Strungula, Vârful Caprara* etc. Les bergers des Carpates occidentales, ainsi que des *mărgineni* et des *mocani* se sont dirigés vers l'ouest, vers la plaine de la Tisza.

Ils « descendaient » vers le Banat et la Tisza, dans les vallées des Someș et Mureș. La chronique d'*Anonymus Belae* les mentionne en tant que *pastores Romanorum*. Vers le nord-est, vers les steppes de Moldavie, « ce sont surtout les *mocani* qui se dirigeaient » (Popp 1942a, 292). Lorsque les terres leur étaient insuffisantes, les bergers de Transylvanie allaient jusqu'en Crimée et dans le Caucase, où, en 1885, ils étaient environ 5 000, émigrés pour des raisons politiques et économiques suite à la guerre des douanes entre la Roumanie et l'Autriche-Hongrie (Opreanu 1931, 235-237).

Leur fortune était constituée de 200 000 moutons. Plus tard, en 1904, il y avait environ 1 million de moutons de Bârsa en Crimée, leurs bergers provenant des alentours de Sibiu, des villages de Săliște, Rod, Tilișca, Săcel, ainsi que de Săcelele Brașovului, de Poiana Sărată et même de Dobroudja. Dragomir (1926, 197) nous fournit des dates précises en ce qui concerne l'intensification de la transhumance vers la plaine pour l'hivernage : l'année 1718, après la paix de Passarovitz.

À partir de cette date, les bergers *mărgineni* étaient présents dans la vallée du Danube, en Dobroudja, voire, d'après certains auteurs, au sud de la Bessarabie, dans la région des villes de Bolhrad, Reni et Izmail. En 1766, après un long procès avec les Saxons de Transylvanie, ces bergers « perdirent 13 des 25 montagnes héritées de leurs ancêtres » (Dragomir 1926, 197).

## « Voyageurs » en route vers les lieux d'hivernage. La transhumance. Les lieux d'hivernage

**L**ES ROUTES des bergers vers les lieux d'hivernage « différaient en fonction de l'endroit où se trouvaient les montagnes et de l'endroit où les bergers souhaitaient passer l'hiver ». Ceux qui allaient « au pays », c'est-à-dire en

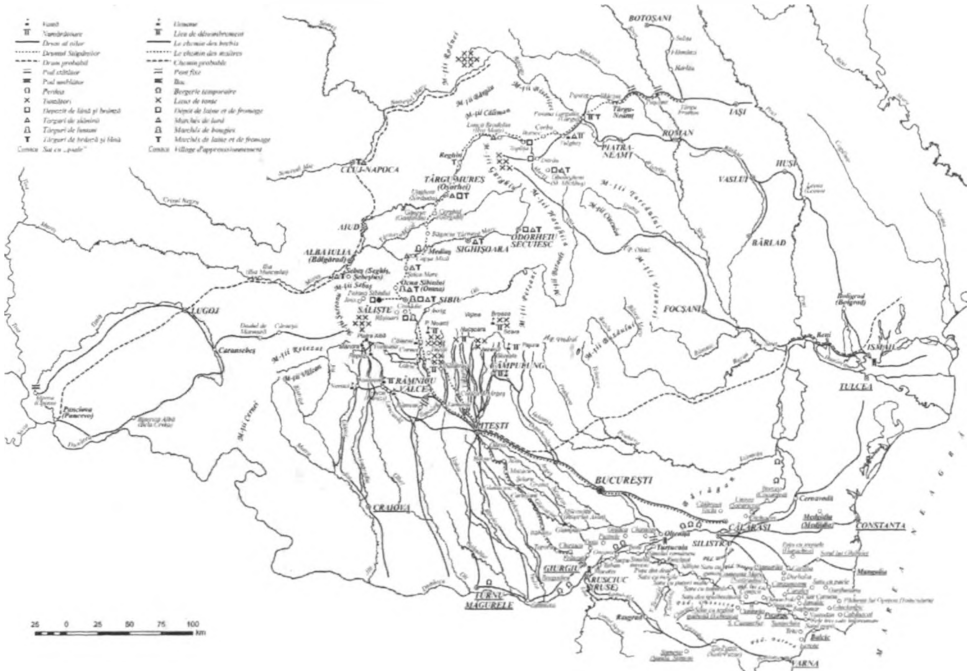
Valachie (plus tard, en Roumanie), dans les « marais d'Olténie », suivaient trois itinéraires. Ils partaient de la région de Piatra Albă, à l'ouest des monts de Lotru, descendaient par la vallée du même nom, traversaient par les monts de Căpățâna pour arriver ensuite à Vaideeni, où l'on comptait les moutons et les bergers recevaient le laisser-passer roumain (appelé *năghia românească*) et, à l'époque moderne, le laisser-passer hongrois (*năghia ungurească*) aussi. De là, les bergers *mărgineni* descendaient par la vallée de Luncavăț jusqu'à la rivière d'Olt, puis suivaient « la route de l'Olt » vers le sud jusque dans la Bălță, c'est-à-dire la vallée du Danube. Parfois, ils faisaient un détour vers Craiova, s'arrêtant en dehors de la ville, où ils « recevaient du fourrage et la permission d'utiliser les pâturages [...] en général de la part des boyards, très rarement de la part des villages ou des paysans » (Dragomir 1926, 227). La deuxième route partait toujours de la région de Piatra Albă, passait de l'autre côté du pic de Tâmpa (1 522 m), où avait lieu le « décompte roumain », puis le sentier traversait le pic de Mândra (2 529 m) des montagnes de Parâng et descendait à Novaci-Horezu-Craiova. Les bergers s'arrêtaient là où ils recevaient du fourrage et la permission d'utiliser les pâturages et ne descendaient qu'occasionnellement jusque dans la vallée du Danube.

La troisième route partait elle aussi de la région de Piatra Albă, suivait le cours de la rivière de Lotru jusqu'à Voineasa, où avait lieu le « décompte roumain », puis continuait au long de la vallée de l'Olt jusqu'au Danube. Un quatrième chemin, « battu surtout par les bergers du village de Poiana », passait par « Cumpăna, la Porte de Fer de Transylvanie, près de Caransebeș, et de là arrivait dans le Banat, continuant jusqu'à Pančevo », car « c'était serré à la maison et on ne pouvait pas garder plus 2-3 vaches et un cheval. Par contre, là, c'était la 'puszta' et il y avait assez de place » (Dragomir 1926, 227). Les bergers *mărgineni* quittaient donc pendant la saison froide les huttes situées à proximité des villages et « commençaient à se diriger vers les plaines, où ils trouvaient des conditions meilleures pour l'hiver ». Ainsi, ceux qui se trouvaient dans les montagnes d'Olt et de Făgăraș allaient près de Craiova, Segarcea, Bistreț, jusque dans la vallée du Danube près de Calafat, d'où ils se répandaient « jusque loin, dans la région de Galați » (Dragomir 1938a, 164). Une fois arrivés au Danube, une partie d'entre eux allaient en Dobroudja, descendant jusqu'à la vallée de la Batova ou même plus loin, jusqu'à Varna. D'autres pénétraient « dans la partie occidentale du pays turc », c'est-à-dire dans la Bulgarie d'aujourd'hui, en traversant le Danube pour se rendre à Corabia. En 1878, lorsque les Bulgares, « délivrés aussi grâce au sacrifice de sang des fantassins roumains », ont fermé la frontière ne permettant plus la transhumance des bergers roumains, certains de ceux-ci sont revenus dans la « Dobroudja roumaine », où

*où la plupart d'entre eux n'ont pas pu se détacher des terres et, dans l'attente du moment favorable, ils se sont installés à l'endroit où ils vivaient, en particulier dans le Quadrilatère, où la continuité de l'élément roumain a été préservée depuis que celui-ci est entré dans l'histoire sous ce nom. (Dragomir 1938b, 137)*



FIG. 2. LES ROUTES DE TRANSHUMANCE VERS LES PÂTURAGES D'HIVER DES BERGERS DE SĂLIȘTE AU MILIEU DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE, D'APRÈS LES RÉCITS DES VIEUX BERGERS



SOURCE: Dragomir 1926, Carte VI.

Ceux qui passaient l'été dans les montagnes de Hațeg, respectivement dans les montagnes de Rodna, de Călimani et de Tibleș « traversaient la plaine, passaient par la vallée du Danube dans la région du Banat, à côté de Pančevo et d'Opovo » (Dragomir 1938a, 164), allant parfois plus loin, jusqu'en Croatie ou au plateau de Cuman, entre le Danube et la Tisza, ou « vers la Bosnie » et vers l'ouest, vers « dans les comtés hongrois Sopron, Veszprém et Baranya ». De cette manière, ils ont acquis « le grand mérite d'avoir contribué à l'unification spirituelle de tous les Roumains et, partant, à la création de la Grande Roumanie, dont ils avaient indiqué les frontières pendant des siècles par leurs routes » (*ibid.*, 165).

Le Bărăgan et le Marais du Danube étaient préférés par les bergers *mărgineni*, car, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ils étaient presque déserts. Le passage vers la Dobroudja a eu lieu peu de temps après ce qu'« ils ont commencé à aller dans le Marais du Danube ». Nicolae Dragomir avance comme date certaine le début du XVIII<sup>e</sup>, après la paix de Passarowitz de 1718, et se demande s'ils y étaient allés avant aussi, compte tenu des conditions hivernales favorables de la région. Une fois en Dobroudja, les bergers de Mărginimea Sibiului payaient la taxe de pâturage au « manoir », c'est-à-dire

à la douane, aux autorités ottomanes. Ils payaient 50-60 *bans* par mouton et donnaient un mouton pour tous les 500 moutons, les chevaux étant libres de taxes. Les meilleurs endroits pour passer l'hiver se situaient autour de Dobritch, des vallées de la Batova et du Baltchik du Loudogorié, autour de Sumla et même de Varna. On considérait que l'hivernage en Dobroudja était facile, car « il y avait assez de place, des forêts avec des abris bien entretenus et des pâturages très riches en herbes nourrissantes ; la neige ne tombait que rarement et encore en petites quantités ». En outre, l'hivernage en Dobroudja était « tranquille » aussi, car « les Turcs étaient des gens honnêtes et pacifiques » (Dragomir 1926, 243), qui toléraient même les chicanes des bergers *mărgineni*.

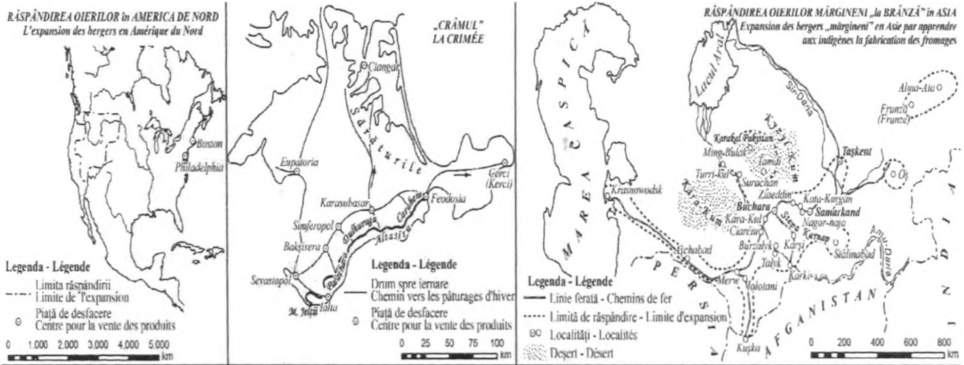
La diminution des pâturages et les difficultés croissantes sur les routes vers les lieux d'hivernage ont entraîné un rétrécissement des troupeaux de moutons, les bergers étant contraints de vendre leur bétail et de chercher d'autres occupations. Reconvertis en marchands et habitués qu'ils étaient aux voyages, les bergers de Săliște « ne se sont pas limités à faire du commerce en Olténie, Munténie, Dobroudja et Bulgarie [...], mais parcouraient avec leurs charrettes même la Bessarabie » (Dragomir 1938a, 187). En plus des marchandises habituelles, les bergers *mărgineni* emportaient en Bessarabie, région annexée par la Russie en 1812, une « marchandise d'une importance infiniment plus grande : des livres visant à fortifier les âmes, des ouvrages religieux aussi bien que d'autre nature » (*ibid.*, 188). En Bessarabie, les bergers *mărgineni* sont allés « en général après 1870-1880, connaissant les pâturages riches et les routes vers les endroits d'hivernage », car, jusqu'en 1812, personne ne les empêchait de traverser le Prut. « Il n'y avait qu'une seule Moldavie, de la montagne jusqu'à la mer et au Dniestr » (*ibid.*, 211). Plus encore, les autorités tsaristes ont encouragé les bergers transylvains à faire paître leurs troupeaux en Bessarabie, comme en témoignent l'histoire orale locale et les cartes russes de 1836 à 1852, qui « signalent beaucoup de parcs à moutons appartenant à des Roumains dans le Sud de la Bessarabie », ainsi que des rapports que le consul autrichien de Jassy avait adressés au chancelier Metternich de 1813 à 1815. Après 1870-1880, la Bessarabie est devenue

*le seul endroit où l'élevage pouvait se dérouler sans contraintes, le nombre de parcs à moutons a augmenté si rapidement qu'au début de la Première Guerre mondiale la Bessarabie est devenue ce qu'était autrefois la Dobroudja : un immense parc à moutons des mocani.*  
(Lazăr 2012, 212)

Au début, la plupart des bergers *mărgineni* – nous dit Nicolae Dragomir – sont entrés en Bessarabie comme bergers travaillant pour des boyards. Ils possédaient des troupeaux de 5 000 à 6 000 têtes, étaient appréciés pour leur travail et avaient le droit d'élever aussi leurs propres moutons, parce qu'ils en recevaient 25 par an en guise de rémunération. Ainsi, ils ont mis sur pied des parcs indépendants avec jusqu'à 2 000 moutons, répartis dans toute la Bessarabie, de la ville de Bălți jusqu'au Sud, dans le Boudjak. Au fil du temps, sous l'influence des Aroumains, des Grecs et des Arméniens, ils ont commencé à

préparer le fromage qui s'appelle *telemea* (une sorte de caillé), nécessitant plus de travail que le fromage ordinaire, qu'ils vendaient aux marchands venu de Cetatea Albă, Tighina (Bender), Chişinău, Odessa et de petites villes plus proches. Ils leur vendaient également des agneaux et de la laine, qui étaient ensuite envoyés en Russie centrale. En Crimée, les bergers *mărgineni* sont arrivés à cause des sécheresses fréquentes et suivies d'hivers rigoureux en Bessarabie et en Dobroudja, qui les ont obligés à se déplacer plus à l'est à la recherche de pâturages et d'un climat hivernal plus clément.

FIG. 3.



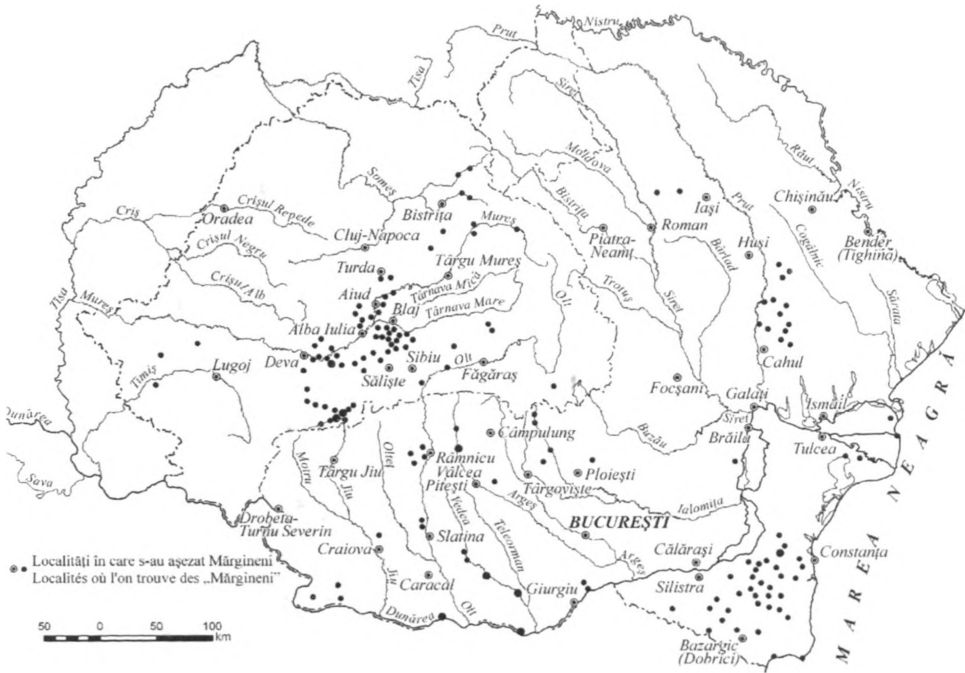
SOURCE: Dragomir 1938a, Carte VI.

D'autres causes ont été la baisse du prix des moutons et des produits dérivés, ainsi que l'espace « généreux » qui attirait les bergers, car, « après leur passage en Bessarabie, paraît-il, l'élevage a pris un tel élan que le territoire de cette région n'était plus suffisant » (Dragomir 1938a, 221). Les premiers à faire ce déplacement ont été huit bergers qui « se sont associés, car ils avaient peur des Tatars et de l'inconnu » et se sont rendus en Russie, en 1890. Ils y sont restés la première fois pour 4 ans et demi, hébergés par « des Bulgares », et, après, ils ont mis sur pied leur propre bergerie avec laquelle ils se sont installés en Crimée, dans la région de Simferopol en 1894 ou en 1895. Ils ont dû sans doute affronter les difficultés inhérentes à tout début. Ils avaient eu du mal à valorifier le fromage, car « les Russes ne savaient ni traire les moutons ni fabriquer et manger du fromage ». La situation était la même en Crimée, dans le Caucase, en Turkestan et en Sibérie, où ces bergers transylvains sont parvenus (*ibid.*, 226-227).

La vie pastorale en Crimée n'était pas sédentaire comme en Bessarabie. Elle comportait le même mouvement pendulaire entre la montagne et la plaine, comme dans le « pays », entre les Carpates et le Marais du Danube et/ou la Dobroudja, mais « elle n'était pas aussi spectaculaire et peut-être ni aussi grandiose » (Dragomir 1938a, 230). Après seulement trois mois en montagne, le 1<sup>er</sup> août, commençaient les voyages vers les lieux d'hivernage et les troupeaux descendaient. Certains quittaient la Crimée et se rendaient dans la plaine du Dniepr se dispersant autour d'Ekaterinoslav (c'est le cas notamment des bergers *tilișcani*, qui y passaient l'hiver avec jusqu'à 60 000 moutons) Selon N. Dragomir, en Crimée et à proximité de l'embouchure du Dniepr, il y avait plus de 300 parcs appartenant à des *mărgineni*, soit entre 300 000 et 500 000 moutons.

Immédiatement après la guerre (1918), ces bergers se sont associés en créant des coopératives dont les statuts défendaient ouvertement leurs intérêts en ce qui concerne la location des pâturages, l'achat des fourrages, la vente des produits, l'amélioration des races ovines et, tacitement, « la préservation des intérêts nationaux roumains de la Russie bolchevique » (Dragomir 1938a, 240). Avec le temps, « le nombre de moutons ayant augmenté excessivement, la Crimée est devenue trop petit » et « les bergers ont été contraints de chercher de nouvelles terres », donc ils se sont tournés vers la région du Caucase, « qui offrait des conditions des plus favorables pour l'élevage des moutons, les espaces vastes qu'ils recherchaient, des pâturages presque vierges, avec peu de terres labourées et des terrains bon marché » (*ibid.*, 255). Les produits de l'« économie ovine » étaient vendus dans les villes du Caucase et de la Transcaucasie, la saumure et la *telemea* à Krasnodar sur le Kouban, à Astrakhan sur la Volga, à Stavropol près de la Kouma, à Vladikavkaz, à Mozdok et Kizliar sur le Terek, puis dans les ports de la mer Caspienne – Petrovsk, Derbent et Bakou – et de la mer Noire – Novorossiysk et Batoumi, ainsi qu'à Tbilissi sur la Koura. Ils vendaient également des béliers et de la laine à des marchands (avant la guerre) et à des coopératives (après la guerre). La laine était acheminée vers Kharkiv, puis vers Rostov-sur-le-Don, puis vers Moscou et Łódz, mais aussi vers Berlin et Vienne.

FIG. 4. EXPANSION DES BERGERS MĂRGININI DEVENUS COMERÇANTS SÉDENTAIRES ET PROPRIÉTAIRES DE TERRAINS



SOURCE: Dragomir 1938a, Carte 3.

La belle évolution de l'élevage pratiqué par les *mărgineni* en Crimée et dans le Caucase a été interrompue par la tournure dramatique des événements en Russie suite à l'avènement du communisme. Telle a été la saga de ces bergers de Mărginimea Sibiului,

*l'un des éléments constitutifs les plus vivants et les plus précieux de la Nation roumaine. De par les voyages qu'ils ont effectués dès les temps anciens, ils ont non seulement grandement contribué à l'unité de l'âme roumaine et indiqué, ce faisant, les frontières d'un futur pays promis à un bel avenir, la grande Roumanie, mais aussi, lors des voyages aux pays étrangers, ils ont partout témoigné de l'intelligence, de la supériorité, de l'application, du zèle et de la dignité du peuple roumain dont ils sont issus.* (Dragomir 1938a, 294)

## Conclusions

**L'**ENVIRONNEMENT NATUREL généreux et favorable à l'élevage ovin et à la vie pastorale en général, ainsi que leur penchant tant pour cette activité et ce mode de vie ont amené les Roumains à embrasser cette occupation depuis des temps immémoriaux

et à la pratiquer dans toute la région carpto-balkanique. Dans ce vaste territoire, pour les Roumains, la vie pastorale « a longtemps été une priorité par rapport aux autres activités », y compris la culture des plantes, l'agriculture. La ballade *Miorița* (La Brebis), « brillant monument de la sensibilité populaire » (Jinga 1995, 24), illustre descendant des bergers du village de Săcele, représente la quintessence du binôme constitué de *l'espace roumain* et du *peuple*, exprimé par le génie populaire – et ce n'est pas un pur hasard – à travers l'image des « trois troupeaux d'agneaux accompagnés de leurs trois bergers ».

Les géographes Emmanuel de Martonne et George Vâlsan ont également remarqué l'importance de la l'élevage des moutons dans la vie du peuple roumain et ont exhorté à l'étude scientifique de ce phénomène. George Vâlsan, appelé à Cluj pour poser les bases de l'enseignement géographique roumain, a synthétisé les conséquences de l'élevage des moutons chez les Roumains, sous ses formes pendulaires et transhumantes :

*Anticipant les aspirations nationales roumaines des une période trouble et sans connaître les accomplissements du passé, le berger a façonné les frontières de l'Etat qui devait héberger sa nation à l'époque de la virilité [...], il a réalisé et renforcé l'unité nationale [...], il a conquis non seulement les plaines autour des Carpates, mais aussi toute la région de steppes autour de la mer Noire. Il a frayé de nouvelles voies, des passages [...], colonisé [...]. (Vâlsan 1923, 41)*

Il existe des textes qui synthétisent le rôle joué par les bergers dans :

- la réalisation de l'unité nationale et linguistique des Roumains ;
- les déplacements des bergers transylvains dans les Principautés roumaines, notamment dans les Subcarpates Gétiques, le Bârâgan et en Dobroudja, déplacements qui ont eu pour conséquence l'homogénéisation de la population roumaine et la valorisation économique du territoire ;
- le renforcement de l'élément roumain en Bessarabie, notamment après son annexion en 1812 ;
- la pose des bases du commerce roumain et de l'industrialisation dans la Petite Roumanie, phénomène décrit par le géographe Nicolae Dragomir.

Le rôle des bergers (« les vikings roumains », selon l'expression du Ion Simionescu) dans la réalisation de l'État roumain a également été reconnu par des spécialistes étrangers, tel Jacques Ancel, pour qui « l'État roumain actuel est la conclusion d'un fait de géographie humaine ». Il continue dans la même lignée et affirme que

*ce sont les bergers des Carpates qui ont infiltré l'ethnie roumaine depuis la forteresse intérieure jusqu'aux eaux de frontière, ce sont eux qui, le long de ces routes comme des rayons, ont semé l'étincelle de l'énergie ancestrale, coagulant l'unité de race, de langue et d'âme des Roumains! (apud Conca 1939, 59)*

Theodor Capidan observe les conséquences tout aussi importantes de l'élevage roumain, tout particulièrement sur les autres peuples des Balkans, « en termes d'élevage, vêtements, langue et civilisation ». L'établissement des bergers transylvains, *ungureni*, « dans le pays » s'est fait de deux manières : d'une part, lentement, de manière non organisée, lorsque les bergers et leurs familles se sont installés à différents endroits des Principautés, où

ils ont trouvé des opportunités pour leur « économie de moutons » ; d'autre part, en conséquence des contraintes auxquelles ils avaient été soumis, de manière organisée, en plusieurs vagues, suite auxquelles ils se sont installés dans différentes régions des Principautés roumaines (Popp 1942b, 183). Ils sont d'abord restés dans les Subcarpates, où l'élément hongrois s'est superposé à la population autochtone ; il y a eu ensuite la « colonisation » de la vallée du Danube et de la Dobroudja et, enfin, de la plaine Roumaine, en l'espèce des plaines de Vlăşia et de Bărăgan.

Outre l'établissement des villages doublets dans la plupart des communes de la région des Subcarpates Gétiques et, dans une moindre mesure, dans la plaine, les bergers transylvains, de par l'exercice de leur profession, ont contribué à l'augmentation des communes par l'établissement de villages dans les plaines notamment grâce aux parcs à moutons dans les zones de plaine, alors que la Dobroudja s'est peuplé naturellement. D'autre part, la dispersion progressive de l'élément roumain dès le Moyen Âge dans toute la plaine de l'Ouest, jusqu'à la rivière de Tisza, a obligé nombre de ces bergers à s'installer dans des villes ou des villages – Debrecen, Szeged, Kecskemét ou Tokaj – où ils sont devenus propriétaires de maisons et de terres.

La transhumance a permis à l'unité spirituelle des Roumains de se maintenir pendant des siècles, favorisant l'échange d'idées, la langue, les emprunts de coutumes et de chants. D'autre part, leur installation de l'autre côté des Carpates, dans les collines et les plaines, a renforcé l'élément autochtone, plus sujet aux vicissitudes et qui a pu ainsi préserver sa nationalité (Popp 1942b, 184). Jinga (1995, 24) considère que

*la transhumance a aiguisé la conscience de notre espace national. Les frontières du roumanisme ont été continuellement atteintes et élargies par les bergers partis des tréfonds des montagnes et qui, avec leurs troupeaux, franchissaient les eaux, les steppes et les frontières, comme si toute la terre leur appartenait.*

La richesse de la terminologie pastorale dans la plaine est une preuve suffisante et parlante de la colonisation pastorale et de l'établissement de villages d'*ungureni*, dans les conditions où l'élevage des moutons était une occupation généralisée dans toute la région roumaine. En témoignent des termes tels que : *Drumul Untului, Gura Baciului, Fântâna Căşăriei, Pădurea Putineiiului, Măgura Berbecilor, Plainul Stăni, Lacul Ciobanului* etc., tous des références à la vie pastorale. Des toponymes comme *Fântâna Țușianului, Morila Mocanului, Gârla Mocănească, Dealul Bărsanilor*, toujours d'origine pastorale, rencontrés dans la zone de la plaine de steppe, indiquent l'aire couverte par les bergers transylvains lors de leurs voyages vers les lieux d'hivernage. Les toponymes montrent la richesse et l'effervescence de la vie pastorale du passé, ainsi que l'établissement des Transylvains dans la plaine : *Fântâna lui Vonica, Crucea Poenarului, Târla lui Gane, Stâna lui Bădilă, Pușul lui Jiga Mocanul* etc.

L'élite dirigeante roumaine ainsi que l'élite artistique ont accepté et assumé fièrement cette ascendance de l'élevage comme occupation principale des Roumains, tout comme le rôle de cette activité dans la coagulation de la société et de l'État roumain.



## Références

- Bolintineanu, D. 1863. *Călătorii la Românii din Macedonia și Muntele Atos sau Santa-Agora*. Bucurest, Tipografia jurn. Naționalul.
- Burada, T. T. 1893. *O călătorie în satele moldovenești din Gubernia Cherson (Rusia)*. Iași, Tipografia Națională.
- 1906. *O călătorie la Românii din Gubernia Kamenitz-Podolc (Rusia)*. Iași, Tipografia « Dacia » Iliescu, Grossu & Co.
- Capidan, Th. 1926. *Românii Nomazi. Studiu din viața Românilor din sudul Peninsulei Balcanice*. Cluj, Institutul de Arte Grafice « Ardealul ».
- 1941. « Românii din Peninsula Balcanică ». *Revista Fundațiilor Regale* (Bucarest), année 8, n° 11, p. 375-392.
- Conea, I. 1936. « Din geografia istorică și umană a Carpaților. Nedei, păstori, nume de munți ». *Buletinul Societății Regale Române de Geografie* (Bucarest), tome 55, p. 42-117.
- 1939. « Pe urmele descălecatului din sud. I. Satele de Ungureni din Oltenia Subcarpatică ». *Buletinul Societății Regale Române de Geografie*, tome 58, p. 45-66.
- 1940. *Clopotivă. Un sat din Hațeg*. 2 vols. Bucarest, Institutul de Științe Sociale al României.
- Dan, D. 1923. *Stâna la românii din Bucovina*. Cernăuți, Glasul Bucovinei.
- Densusianu, O. 1913. *Păstoritul la popoarele romanice. Însemnătatea lui lingvistică și etnografică*. Bucarest, Ed. « Vieței Nouă ».
- D'Hauterive, Le Comte. 1902. *Mémoire sur l'état ancien et actuel de la Moldavie présentée à S. A. S. Le Prince Alexandre Ypsilanti, hospodar régnant en 1787*. Bucarest, L'Institut d'arts graphiques « Carol Göbl ».
- 1922-1923. *Vieța păstorească în Poesia noastră populară*. 2 vols. Bucarest, Ed. « Casei Școalelor ».
- Diaconu, I. 1930. « Păstoritul în Vrancea ». *Grai de suflet* (Bucarest), vol. IV, fasc. 2, p. 257-309.
- Doboși, Al. 1937. *Datul oilor (Quinquagesima orium). Un capitol din istoria economică a Românilor din Transilvania*. Bucarest, Monitorul Oficial și Imprimeriile Statului, Imprimeria Națională.
- Dragomir, N. 1926. « Din trecutul oierilor mărgineni din Săliște și comunele din jur/La Vie pastorale de Săliște et de quelques communes voisines ». *Lucrările Institutului de Geografie al Universității din Cluj/Travaux de l'Institut de géographie de l'Université de Cluj*, vol. II (1924-1925), p. 195-257.
- 1938a. « Oierii mărgineni în Basarabia, Caucaz, Crimeea și America de Nord ». *Lucrările Institutului de Geografie al Universității din Cluj*, vol. VI, p. 159-302.
- 1938b. « Oierii Mărgineni și transhumanța lor în Dobrogea de sus ». *Analele Dobrogei* (Cernăuți), année XIX, vol. II, p. 121-137.
- 2014. *Oierii mărgineni*. Edition et étude historico-géographique par Al. Păcurar. Cluj-Napoca, Argonaut.
- Drăganu, N. 1928. *Toponimie și istorie*. Cluj, Institutul de Arte Grafice « Ardealul ».
- 1933. *Românii în veacurile IX-XIV pe baza toponimiei și a onomasticeii*. Bucarest, Monitorul Oficial și Imprimeriile Statului, Imprimeria Națională.
- Földes, J. 1907. *Az oláh erdei pásztornépről*. Ungvár: Nyomatott Székely és Illés Könyvnyomdájában.



- Gane, C. 1941. *Trecute vieți de doamne și domnițe*. Vol. I, *De la întemeierea Principatelor până la epoca fanarioșilor*. Bucurest, Ed. Ziarului « Universul ».
- Herseni, T. 1934. « Stâna din Munții Făgărașului ». *Boabe de grâu* (Bucarest), année V, n° 6, p. 336-359.
- Ionescu-Dobrogianu, M., trad. 1936. « Starea principatelor române pe la începutul veacului trecut. După William Wilkinson ». *Buletinul Societății Regale Române de Geografie*, tome 55, p. 192-236.
- Jinga, V. 1995. *Probleme fundamentale ale Transilvaniei*. 2<sup>e</sup> édition. Éd. M. D. Drecin et M. S. Spănu. Postface par M. D. Drecin. Brașov, s.n.
- Krefeld, Th. 2004. *Einführung in die Migrationslinguistik. Von der Germania italiana in die Romania multipla*. Tübingen: Gunter Narr.
- Kubijovyč, V. 1934. « Păstoritul în Maramureș ». *Buletinul Societății Regale Române de Geografie*, tome 53, p. 215-293.
- Lazăr, V. 2012. *Radiografia unui timp apus*. Cluj-Napoca, Grinta.
- Lebrun, Fr. et I. Voinescu. 1911. *Macedonia*. Bucurest, Institutul de Arte Grafice « Carol Göbl ».
- Manciulea, Șt. 1931. « Contribuții la studiul elementului românesc din Câmpia Tisei și Carpații Nordici ». *Lucrările Institutului de Geografie al Universității din Cluj*, vol. IV (1928-1929), p. 127-159.
- . 1938. « Câmpia Tisei ». *Buletinul Societății Regale Române de Geografie*, tome 57, p. 66-150.
- Manuscriptum* (Bucarest). 1998. Numéro spécial Vasile Băncilă, année XXIX, n° 3-4 (112-113).
- Marinescu, Gh. 1932. « Câteva observații asupra stânelor și colibelor din Parâng ». *Buletinul Societății Regale Române de Geografie*, tome 51, p. 378-383.
- Martonne, E. 1902. *La Valachie. Essai de monographie géographique*. Paris, Librairie Armand Colin.
- . 1904. « La Vie pastorale et la transhumance dans les Karpates méridionales : leur importance géographique et historique ». In *Zu Friedrich Ratzel Gedächtnis. Geplant als Festschrift zum 60. Geburtstage, nun als Grabspende dargebracht*, p. 227-245. Leipzig, Seele & Co.
- . 1912. « Vieța păstorească în Carpații Români ». *Convorbiri literare* (Bucarest), année XLVI, n° 2, p. 121-127.
- Mehedinți, S. 1919. *Oameni de la munte*. Bucurest, Socec.
- Meteș, Șt. 1925. *Păstori ardeleni în Principatele Române*. Arad, Ed. Librăriei Diecezane din Arad.
- Mihăilescu, V. 1927. « O hartă a principalelor tipuri de așezări rurale din România ». *Buletinul Societății Regale Române de Geografie*, tome 46, p. 62-75.
- Morariu, T. 1931. « Câteva contribuțiuni la oieritul evreilor maramureșeni ». *Lucrările Institutului de Geografie al Universității din Cluj*, vol. IV (1928-1929), p. 185-203.
- . 1937. *Vieța pastorală în Munții Rodnei*. Bucurest, Societatea Regală Română de Geografie.
- Moroianu, G. 1938. *Chipuri din Săcele*. Bucurest, Fundația Culturală Regală « Principele Carol ».
- Nicolau, I. 2001. « Les Caméléons des Balkans ». *Martor* (Bucarest), n° 6, p. 161-189.
- Ogden, A. 2000. *Romanian Revisited. On the Trail of English Travellers 1602-1941*. Iași-Oxford-Portland, The Center for Romanian Studies.

- Opreanu, S. 1928. « Numiri toponimice păstorești în Munții Bârsei, Buzăului și ai Vrancei ». *Transilvania* (Sibiu), année 59, n° 10, p. 802-808.
- . 1931. « Contribuțiuni la transhumanța din Carpații Orientali ». *Lucrările Institutului de Geografie al Universității din Cluj*, vol. IV (1928-1929), p. 207-244.
- Păcală, V. 1915. *Monografia satului Rășinariu*. Sibiu, Tiparul Tipografiei Arhidiecezane.
- Păcurar, Al. 2012. *Incursiune în memoria locurilor*. Cluj-Napoca, Argonaut.
- Poghiric, C. 2012. « Romanizarea lingvistică și culturală în Balcani. Supraviețuiri și evoluție ». În *Aromânii. Istorie. Limbă. Destin*, éd. N. Djuvara, 2<sup>e</sup> édition, révisée, p. 15-58. Bucarest, Humanitas.
- Popp, M. N. 1929. « Drumul oilor pe Valea Prahovei, Doftanei și Teleajenului ». *Buletinul Societății Regale Române de Geografie*, tome 48, p. 301-304.
- . 1932. « Ciobănia la Ungureni din dreapta Oltului ». *Buletinul Societății Regale Române de Geografie*, tome 51, p. 149-176.
- . 1934. « Contribuțiuni la vieța pastorală din Argeș și Muscel. Originea Ungurenilor ». *Buletinul Societății Regale Române de Geografie*, tome 52, p. 229-282.
- . 1935. « Urme românești în vieța pastorală a Carpaților polonezi ». *Buletinul Societății Regale Române de Geografie*, tome 54, p. 210-223.
- . 1942a. « Păstoritul în câmpie în cadrul vieții pastorale românești în genere ». *Lucrările Institutului de Geografie al Universității din Cluj* (Timișoara), vol. VII, p. 283-312.
- . 1942b. « Ungureni ». *Buletinul Societății Regale Române de Geografie*, tome 61, p. 181-204.
- Popp, N. 1935. « Câteva cuvinte despre oile karakul din România ». *Buletinul Societății Regale Române de Geografie*, tome 54, p. 300.
- Pouqueville, F. C. H. L. 1820. *Voyage dans la Grèce*. Tome deuxième. Paris, Firmin Didot, Père et Fils.
- Precup, E. 1926. *Păstoritul în Munții Rodnei*. Cluj, Institutul de Arte Grafice « Ardealul ».
- Pușcariu, S. 1977. *Brașorul de altădată*. Ed. Ș. Polverejan. Preface par I. Colan. Cluj, Dacia.
- Scrima, A. 2001. « Les Roumains et le Mont Athos ». *Martor*, n° 6, p. 105-110.
- Simionescu, I. 1938. « Wikingi români ». *Timpul* (Bucarest), 10 février.
- Someșan, L. 1933. « Vieța pastorală în Munții Călimani ». *Buletinul Societății Regale Române de Geografie*, tome 52, p. 283-342.
- . 1941. *Vechimea și evoluția agriculturii românești în Transilvania*. Brașov, Institutul de Arte Grafice « Astra » Brașov.
- Soutzo, N. 1849. *Notions statistique sur la Moldavie*. Jassy, A. Henning.
- Spireșcu, I. et C. Macovei. 2011. *Lumea românească în imagini (secolele XV-XIX)*. Bucarest, Noi Media Print.
- Tăslăuanu, O. C. 1976. *Sposedanii*. Ed. G. Voican. Preface par V. Netea. Bucarest, Minerva.
- Tufescu, V. 1942. « Rolul economic al României în cadrul Europei Noi ». *Lucrările Institutului de Geografie al Universității din Cluj*, vol. VII, p. 231-249.
- Vălsan, G. 1912. « O fază în popularea Țărilor Românești ». *Buletinul Societății Regale Române de Geografie*, tome 33, p. 201-226.
- . 1928. « Mocanii în Dobrogea, la 1845 ». *Graiul românesc* (Bucarest), année II, n° 3, p. 41-46.
- Veress, A. 1927. « Păstoritul Ardelenilor în Moldova și Țara Românească (până la 1821) ». *Academia Română. Memoriile Secțiunii Istorice* (Bucarest), série III, tome VII, mém. 6, p. 127-230.

- Vuia, R. 1926. « Țara Hațegului și regiunea Pădurenilor ». *Lucrările Institutului de Geografie al Universității din Cluj*, vol. II (1924-1925), p. 35-151.
- . 1964. *Țipuri de păstorit la români (sec. XIX – începutul sec. XX)*. Bucurest, Ed. Academiei Republicii Populare Române.

### Abstract

#### Romanian Shepherds, Precursor Vectors of the Dissemination and Consolidation of Romanianism

The Romanian Carpathian area, harmoniously arranged in several major categories of relief—mountains, hills and plateaus, plains—, a perfectly proportionate triptych covered in rich vegetation, as well as the Romanians' nature and inclination for sheep breeding were the main elements that led to the beautiful evolution of the "sheep economy." The natural geographical context played a crucial role also in shaping the inhabitants' character, according to the rules of what is called "geographical determinism." Not surprisingly, the largest sheep economy developed on the northern slopes of the Southern Carpathians. During their long voyages with their flocks along the alpine pastures, shepherds had an overall view on the Carpathian space, which, when descending to the valleys and the plains, they sought to occupy to its natural limits, corresponding to the last deposits of the Carpathian sedimentary materials.

### Keywords

national identity, "sheep economy," transhumance, doublet village, toponymy of pastoral origin